« Il y avait eu tant d'espoir au sortir de la cave, et puis ce lent effritement, le renoncement progressif à toute attente, une défaite sans bataille qui avait tout éteint. [...] Quand avions-nous su que nous n'avions pas d'avenir, que nous allions continuer à vivre en parasites de ceux qui nous avaient enfermées, nous glissant sous terre pour voler notre provende à l'ennemi disparu ? »

"MOI QUI N'AI PAS CONNU LES HOMMES"

JACQUELINE HARPMAN

l'autrice

Jacqueline Harpman

Jacqueline Harpman naît le 5 juillet 1929 à Etterbeek, dans une famille de commerçants, ses parents exportant des tissus et des dentelles belges dans les colonies d'Afrique du nord.

En 1939, deux semaines avant l'invasion par l'Allemagne, elle part avec sa famille - d'origine juive - pour s'installer à Casablanca et échapper aux persécutions. Une grande partie de sa famille paternelle sera d'ailleurs déportée à Auschwitz et y mourra.

Jacqueline Harpman suit alors ses études secondaires au collège Mers Sultan de Casablanca, ses origines juives lui fermant les portes du lycée français. Une chance, finalement, puisque c'est là qu'elle rencontre Mademoiselle Barthes, professeure qui éveillera chez Jacqueline l'amour des lettres et de la littérature française.

De retour en Belgique, après la Libération, elle termine ses études au lycée de Forest et entame ensuite des études de médecine à l'ULB. Atteinte de tuberculose, elle est contrainte de mettre sur pause ses études pendant plusieurs années et ne termine pas son doctorat.

Jacqueline Harpman commence alors à écrire et publie quatre romans (dont *Brève Arcadie* qui remporte le Prix Rossel) de 1958 à 1966.

De 1966 à 1987, elle renonce momentanément à l'écriture, sa plume « restant sèche ». Et pour cause : elle retrouve ses premières amours, entamant des études de psychologie à l'ULB, et n'a alors que peu de temps à consacrer à l'écriture.

C'est en tant qu'autrice-psychanalyste qu'elle reprend la plume, menant ses deux activités de front tout en se considérant professionnellement comme une psychologue qui écrit ponctuellement des romans.

Si l'autrice envisage ces deux activités comme tout à fait distinctes, la lectrice - au contraire - ne pourra que remarquer qu'elles sont extrêmement liées. La seule différence se situant peut-être dans le fait que la psychologue est tenue au silence quand l'autrice, elle, doit absolument raconter.

Elle décède le 24 mai 2012, ayant exercé en tant que psychologue et écrit jusqu'au dernier jour. Elle laisse derrière elle trente romans et de riches archives, léguées aux Archives et Musée de la littérature à Bruxelles.

écriture & psychanalyse

Alors que ses quatre premiers romans étaient très contenus, Jacqueline Harpman se libère après sa pause d'écriture. Plusieurs thématiques vont désormais façonner le second pan de sa vie de romancière, portée par l'apprentissage de l'analyse psychologique : le poids du secret et des non-dits, la complexité des relations humaines, la dimension tragique de l'existence quand elle est subie et non choisie, la force et la rébellion des figures féminines, la fin de vie, l'identité genrée, ...
Harpman considère que ses romans sont, la plupart du temps, sans intrigue. Et pour cause : ils s'intéressent majoritairement à la psychologie des personnages.

Si ses œuvres peuvent parfois être qualifiées de classiques, Jacqueline Harpman est pourtant une fervente amatrice de science-fiction, qu'il s'agisse des œuvres de Van Vogt, Williamson ou Stephen King. Cette passion transparaît d'ailleurs dans certains textes de sa bibliographie qui flirtent avec les marges du réel, voire même de la dystopie comme c'est le cas de *Moi qui n'ai pas connu les hommes*. En réalité, Jacqueline Harpman ose tous les genres, qu'il s'agisse d'une fresque familiale, d'un roman psychologique ou d'un ouvrage épistolaire.
Dans une interview menée par Jacques De Decker, l'autrice considère toutefois *Moi qui n'ai pas connu les hommes* comme un événement exceptionnel, une météorite dans son œuvre.

L'autrice écrit à partir d'une phrase-clé, après avoir promené certaines idées pendant plusieurs années. Le seul ouvrage qui fait, là encore, figure d'exception et n'a pas demandé une longue gestation est *Moi qui n'ai pas connu les hommes* qu'elle a écrit en un seul bloc.
Elle voue une véritable passion, un amour profond pour le français et particulièrement pour la langue du XVIIIe siècle dans laquelle elle se reconnaît. Elle ne s'est d'ailleurs jamais sentie influencée par la modernisation de la langue.
La plume à la main, Jacqueline Harpman se dit "sans scrupules et sans remords", donnant lieu à une prose infiniment moins chaleureuse qu'elle ne l'est réellement.

Harpman & le féminisme

Jacqueline Harpman se considère tout à fait féministe mais entretient un rapport ambivalent avec le féminisme de son époque.
Elle ne s'est jamais inscrite au MLF car, en allant à plusieurs réunions, elle a eu l'impression que c'était, et on la cite "très coupe-zizi". La véhémence envers les hommes était tellement ardente qu'elle ne s'y reconnaissait pas. Elle n'a donc jamais adhéré à ce type de féminisme tout particulièrement : elle considère que les hommes doivent être nos alliés dans la cause féministe et doivent être inclus dans le combat.

Dans plusieurs de ses ouvrages, Jacqueline Harpman a à cœur de réhabiliter des femmes (Jeanne d'Arc, Marie ou Antigone notamment) qui sont devenues enchaînées, véritablement assujetties aux hommes. Sous sa plume, l'autrice leur redonne une vie, un sens humain et en fait des femmes auxquelles il est possible de s'identifier.
L'œuvre de Jacqueline Harpman est par ailleurs ponctuée de nombreux portraits de femmes fortes, qui ont une volonté de s'instruire chevillée au corps.

"Que des hommes parlent des hommes est normal. Mais que des femmes parlent des femmes, c'est normal aussi"

Dans une interview donnée à Martine Cornil, l'autrice affirme d'ailleurs que ce n'est pas un choix, mais que c'est, selon elle, tout naturel en tant que femme d'écrire sur des femmes. Dans l'histoire littéraire, depuis les tout premiers textes, les hommes racontent les hommes. Et lorsque les femmes ont initialement été racontées, c'est également par le prisme typiquement masculin, donnant des Madame Bovary.
Lorsque Jacqueline Harpman s'est mise à écrire, elle a fait en sorte de porter un regard féminin sur les femmes qu'elle décrit. Aussi, dans l'œuvre de Jacqueline Harpman, les femmes sont les personnages principaux et les hommes, bien qu'ils ne soient pas inexistants, occupent toujours le second plan.

une dystopie psychologique

Publié en 1995 - dix ans après *La Servante écarlate* -, *Moi qui n'ai jamais connu les hommes* a connu une remise en avant virale sur Booktok l'année dernière en apparaissant dans plusieurs classements de dystopies à lire, donnant d'ailleurs lieu à une augmentation des ventes de la traduction anglaise. Et pour cause : Jacqueline Harpman n'a rien à envier à Margaret Atwood.

Moi qui n'ai jamais connu les hommes nous offre une sorte de réécriture dystopique de l'allégorie de la caverne de Platon. Dès le départ, l'autrice et la narratrice nous font comprendre qu'il n'y aura pas de résolution cathartique à la fin de l'ouvrage et qu'il s'agit tout autant d'une dystopie que d'un roman psychologique voire parfois même philosophique.
À la suite d'un événement inconnu, quarante femmes se retrouvent mystérieusement enfermées dans une cage souterraine, sous la surveillance de gardes avec qui elles n'ont aucune autre interaction que le claquement de leurs fouets pour les rappeler à l'ordre.
On leur fournit de la nourriture à intervalles plus ou moins réguliers, du fil et du tissu pour rapiécer leurs habits quand c'est nécessaire. On les chauffe, on les éclaire. Mais il leur est interdit de se toucher, de se suicider, d'éprouver des émotions fortes, de pleurer, d'arrêter de se nourrir, de se cacher, d'avoir la moindre intimité.
Comment sont-elles arrivées là ? Pourquoi elles ? Qu'est-il arrivé à leur ancien monde ? Les questions sont innombrables et demeurent sans réponse à la fin du roman. Car c'est sans aucun doute la réflexion de ces femmes, et plus particulièrement de la narratrice, qui semble intéresser l'autrice plutôt que la résolution en tant que telle.

Les femmes sont écrasées sous le poids du monde d'avant et n'arrivent pas à s'en défaire. Tout au long du récit, elles tentent de transposer dans leur nouvel environnement ce dont elles se souviennent de l'ancien monde : une différence notable avec les dystopies féministes où les protagonistes essaient généralement de se défaire du vieux monde et de ses travers.

la petite

Dans la cage, les quarante femmes rêvent du monde auquel elles ont été arrachées. Certaines avaient des enfants, un mari. Toutes se souviennent de leur famille, de leurs habitudes, du monde dans lequel elles évoluaient. Toutes sauf une : la petite.
Elle est la plus jeune à avoir été enfermée et, lorsqu'elle ose enfin se mêler aux autres femmes, elle a tout oublié de la civilisation dont elle est issue : ses parents, sa potentielle fratrie et même son prénom. Est-ce de par son jeune âge ? Ou suite au choc d'être arrachée à ses parents ? On ne le saura jamais.

Jamais les femmes ne lui donneront un prénom, l'appelant indéfiniment "La petite". Du point de vue de la lectrice, on peut penser qu'elle reste impersonnifiée jusqu'à la fin de sa vie, uniquement définie par l'âge qu'elle avait en entrant dans la cage. Du point de vue de la narratrice, on peut imaginer que "la petite" résonne comme un prénom, n'ayant jamais connu le monde d'avant.

Puisqu'elle ne se souvient de rien, "La petite" n'a jamais rien connu d'autre que la cage et son contenu : des femmes donc, un isolement radical, de la lumière artificielle, de la nourriture bouillie, des gardes, une toilette commune au milieu de la pièce, un manque total d'intimité et de contact physique. Les autres femmes ont beau faire part des joies du monde d'avant et de la nostalgie qui les gagnent, La Petite ne ressent pas ce manque puisqu'elle n'a jamais connu ces choses. Pire encore : le groupe est en quelque sorte une autre cage pour La Petite, qui a soif d'aventures et n'aspire qu'à parcourir le vaste territoire qui s'offre à elle.

Elle va alors se construire par l'introspection, l'observation et la soif de connaissance pour dépasser sa condition. Qu'importe qu'elle puisse ou non les mettre en application, les utiliser.

l'amour & les hommes

L'amour est-il inné ?

L'amour est une thématique très importante à travers l'œuvre de Jacqueline Harpman. Qu'il s'agisse des relations sauvages, violentes, de l'amour légendaire qui passe à travers les siècles, des amours d'un jour et de passage, de l'amour de soi et de son estime : Jacqueline Harpman est fascinée par l'amour et trouve, dans ses formes pléthoriques, une source inépuisable d'inspiration.

Dans *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, Jacqueline Harpman pose la question du caractère inné de l'amour et du désir.
Peut-on aimer sans l'avoir jamais été ? Peut-on aimer sans tendresse, sans étreindre ou caliner ? La réponse de l'autrice semble être positive.

Un titre mystérieux

La pertinence du titre a été soulevée dans plusieurs rencontres : pourquoi ramène t-on la narratrice à sa condition de femme vierge ? Pourquoi l'autrice a-t-elle choisi de mettre en avant les hommes dans le titre, alors qu'ils sont quasiment inexistants dans le récit ?

Si on peut de prime abord penser à la double sémantique de l'homme (personne de sexe masculin et humanité), on se rend vite compte que la minuscule est d'application dans le cas présent. Il s'agit donc bien des personnes de sexe masculin, et pour cause : le questionnement de La Petite commence avec la naissance de son désir pour un des gardes. La question des hommes n'est pas centrale dans le récit mais il s'agit toutefois d'un élément moteur : l'histoire commence et se termine en regard de la méconnaissance des hommes de la part de la narratrice.

le sens de l'existence

L'ouvrage tout entier tend à poser une question primordiale mais extrêmement complexe : que signifie être libre ?
Les femmes dans la cage sont enfermées et aspirent à être libérées pour retrouver le monde dont elles sont issues. Or, c'est une réalité toute autre qu'elles découvrent lorsqu'elles arrivent enfin à s'échapper : le dehors ne correspond pas à leurs espérances. Pire encore, elles se rendent rapidement compte qu'elles ont été doublement enfermées : dans la cage et dans un monde qui leur est totalement étranger. Elles pensaient recouvrer leur liberté et leur quotidien, mais elles sont prisonnières d'étendues aussi infécondes qu'infinies, de paysages cycliques et de saisons peu marquées, confrontées chaque jour à la finitude et à la monotonie de la vie.

Le récit pose également la question de ce qu'il reste, de ce qu'on fait en tant qu'être humain quand nos besoins primaires sont assouvis. Les femmes comprennent qu'elles ne manqueront jamais de rien : il y aura de la nourriture et de l'eau en suffisance dans les différentes caves, elles n'auront jamais vraiment froid ou chaud. Que fait-on alors, quand la survie est assurée ? Peut-on simplement se laisser porter par les journées, en attendant que la mort nous emporte sans que la folie ne s'empare de nous ? Se crée-t-on de nouveaux passe-temps avec les moyens du bord ? Et quel intérêt donne-t-on à la connaissance si on ne peut la mettre en pratique ?
Des questionnements vertigineux pour les lectrices que nous sommes, que nous n'avons pas pu nous empêcher de transposer à nos propres existences.

Ce besoin de sens, nous l'avons également retrouvé dans les expériences de lecture de chacune des lectrices du club. Elles sont nombreuses - et nous ne faisons pas exception - à avoir souligné la difficulté à lâcher prise, à s'abandonner à l'histoire, au vu du nombre de questions et du peu de réponses. La nécessité de comprendre prévalait alors sur le plaisir de lecture, démontrant un besoin de contrôle permanent. Pas de chance pour les plus *control freak* d'entre nous : Harpman se joue de nous et, en bonne psychanalyste, multiplie les questionnements sans jamais nous apporter de résolution.

l'avis de Coco

Il m'aura fallu remettre l'ouvrage plus d'une fois sur le métier pour enfin réussir à m'y plonger totalement. Pendant les quarante - voire même cinquante - premières pages, j'ai été déstabilisée tant par la plume de l'autrice, le flux serré du récit et l'inexistence des chapitres que par l'histoire opaque qui s'offrait à moi. Abasourdie comme ces quarante femmes face à leur destin, je restais à l'extérieur de la cage, ne comprenant pas ce que j'observais au juste. Ce n'est que quand j'ai assimilé que la destination du récit importait peu que j'ai baissé la garde, me laissant emporter toute entière dans ce roman lourd et angoissant. J'avais beau ressentir une oppression, un malaise, j'étais heureuse de retrouver "La Petite". Je suivais le fil de ses pensées avec plaisir, me surprenant à réfléchir sérieusement - en dehors de ma lecture - aux pistes d'analyses psychologiques et philosophiques qu'elle distille au cours du récit.

Moi qui n'ai pas connu les hommes fait, pour moi, définitivement partie de ces romans forts et inoubliables. Non pas parce que j'ai été transportée par l'histoire ou la plume, mais parce que l'autrice a réussi à instaurer un climat, une ambiance incroyablement dérangeante, tout en faisant naître en moi de nombreux questionnements quant à la vacuité de l'existence. Une lecture comme un point d'interrogation, marqué au fer rouge.

Coco

l'avis de Charlie

Il n'est pas simple de résumer en quelques lignes le panel et la diversité des émotions que ce livre a provoquées chez moi. Si j'ai, de prime abord, un peu peiné à rentrer dans l'histoire, ne voyant pas exactement où l'autrice souhaitait nous emmener, j'ai finalement trouvé mon rythme de croisière à l'instant où le groupe de femmes parvient à s'échapper de la cage. J'ai alors dévoré le reste du roman pratiquement d'une traite, bien que mal à l'aise à bien des égards. En effet, l'ouvrage de Jacqueline Harpman n'est pas tendre. Il nous fait suffoquer, il nous confronte à l'inutilité de notre propre existence.

Moi qui n'ai pas connu les hommes, c'est le genre de récit qui - l'air de rien - pose des tonnes de réflexions philosophiques et presque métaphysiques, sur ce qui fait de nous des êtres humains mais aussi sur ce qui nous définit en tant que femme.

C'est un livre qui dit beaucoup de nous, tant sur notre besoin d'obtenir des réponses, que sur notre capacité à lâcher-prise. Un petit roman qui a tout d'un grand.

Charlie

aller plus loin

LECTURES :

- Les œuvres de Jacqueline Harpman et notamment *La fille démantelée* : sur la cruauté des relations mère-fille, une thématique chère aux analyses de Jacqueline Harpman.
- Mais également *Orlanda* : elle imagine le sentiment que peut ressentir une femme qui se glisse dans la peau du sexe opposé et peut ressentir des sensations auxquelles elle n'aurait normalement jamais pu avoir accès.
- Dans la revue Textyles consacrées aux Romancières de Belgique, un chapitre et de nombreux articles sont consacrés à Jacqueline Harpman : https://journals.openedition.org/textyles/1989

VIDÉOS :

- L'émission *Littérature au présent* : https://www.youtube.com/watch?v=uZlKNNmjAis
- L'émission *La plume et le divan e*t le reportage *En toutes lettres* consacré à Jacqueline Harpman en 1996 : https://www.sonuma.be/archive/en-toutes-lettres-du-06121996

LIVRES RECOMMANDÉS PAR LES LECTRICES DU CLUB :

- *Des milliards de tapis de cheveux* d'Andreas Eschbach
- *Rendez-vous avec Rama* d'Arthur C. Clarke
- *Après le monde* d'Antoinette Rychner